

L'or blanc des savanes africaines

Henry-Hervé Bichat

Ancien directeur général
du Centre de coopération internationale
en recherche agronomique
pour le développement (Cirad)
et de l'Institut national de la recherche
agronomique (Inra)
<henry-herve.bichat@laposte.net>

Les négociations qui viennent de se dérouler à Hong Kong dans le cadre de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) ont à nouveau illustré les difficultés du dialogue entre les États sur l'agriculture, et en particulier sur des productions à vocation industrielle récoltées et transformées sur plusieurs continents dans des contextes techniques, économiques et sociaux bien différents.

Le coton est devenu une des productions emblématiques de ces contradictions entre l'ouverture des marchés à la concurrence et la protection de l'emploi rural dans les pays qui soutiennent leurs agricultures. Il est intéressant de noter que ce sont les pays africains francophones qui ont été à l'origine de la contestation des aides accordées par les pays de l'Union européenne et les États-Unis d'Amérique à leurs producteurs de coton.

Cette initiative n'est pas fortuite. Le coton est en effet devenu à la fin du XX^e siècle une des principales filières agro-industrielles de l'Afrique de l'Ouest et du Centre avec une production annuelle d'un million de tonnes concernant près de dix millions de ruraux.

Ce n'était pas acquis d'avance. C'est le résultat de cent années de rêves, de doutes, d'essais, d'échecs et de succès. C'est le fruit d'une aventure collective dont il convient de rappeler quelques jalons : lorsqu'Émile Bélime lança après la première guerre mondiale l'idée d'aménager le delta intérieur du Niger, c'était pour y développer la culture irriguée du cotonnier afin de satisfaire les besoins en fibres textiles de la zone franc, à l'instar de ce que les Anglais avaient magnifiquement réussi dans la vallée du Nil. Et lorsque Maurice Rossin prit la direction du service agronomique de l'Office du Niger à Ségou en 1937, les connaissances sur la culture du cotonnier dans les pays francophones étaient encore fort lacunaires.

Après la seconde guerre mondiale, les progrès dans la lutte contre les prédateurs et les maladies du cotonnier ont été tels que la production du coton a pu sortir des périmètres irrigués des zones désertiques pour gagner les régions plus humides des savanes soudanaises d'Afrique centrale et de l'Ouest. Et c'est ce passage à la culture pluviale qui y a permis le développement de la production du coton : de 50 000 tonnes au cours des années 1950, la production atteignit 140 000 tonnes en 1970, puis plus de 220 000 tonnes en 1980, 560 000 tonnes en 1990 et près d'un million de tonnes en 2000, cette région d'Afrique accédant ainsi au rang de deuxième exportateur mondial de coton derrière les États-Unis !

S'il ne fallait citer qu'un seul nom de ceux qui ont été les pionniers de cette révolution, ce serait celui du président charismatique de l'Union cotonnière de l'Empire français (UCEF), Monsieur Édouard Senn, fondateur de l'Institut de recherches sur le coton et les textiles exotiques (IRCT) en 1946 et de la Compagnie française pour le développement des textiles, aujourd'hui dénommée Dagrif, en 1949.

Depuis, nombre de chercheurs, de développeurs, d'industriels, de responsables politiques et professionnels, et de producteurs agricoles ont conjugué leurs efforts au sein des filières cotonnières africaines pour développer la production d'un coton de qualité. Leurs efforts patients et persévérants ont donné naissance à des filières nationales intégrées soutenues par une recherche finalisée qui a participé activement à la renommée des cotons africains. Et les retombées locales de leurs activités sont considérables, comme en témoigne par exemple le développement de la région de Bobo Dioulasso au Burkina Faso.

Mais cette *success story* reste très fragile, principalement pour les raisons suivantes :

- d'abord, du fait des sévères contraintes agroécologiques, logistiques et politiques qui caractérisent les savanes africaines ;
- ensuite, en raison de la tentative de démantèlement du réseau, constitué pourtant avec tant de soin pendant des dizaines d'années par la Banque mondiale au nom d'une vision idéologique du développement, dite « Consensus de Washington », qui prétend limiter l'intervention des pouvoirs publics dans le développement économique, même dans les pays pauvres, sans prendre la peine d'analyser sur le terrain le résultat de leurs actions ;
- et enfin surtout, parce que la mondialisation de la production et des échanges commerciaux favorise une baisse tendancielle des cours du coton, baisse qui est accentuée par le soutien que de grands pays, tels les États-Unis, les pays membres de l'Union européenne et la Chine, apportent à leurs producteurs.

Cela explique les évolutions préoccupantes des filières africaines de coton que l'on observe surtout depuis l'an 2000 : la productivité moyenne à l'hectare ne s'améliore plus, les risques de dégradation des sols sont croissants, l'utilisation prolongée des pesticides fait peser des menaces sur la santé des populations, les revenus monétaires des agriculteurs stagnent, les organisations de producteurs sont fragilisées, la compétitivité et l'équilibre financier des filières africaines se dégradent...

Il faut donc relancer les dynamiques sociales, technologiques et économiques au sein des régions cotonnières en Afrique. Et tous les observateurs mettent l'accent sur la nécessité de donner un nouvel élan à la recherche cotonnière africaine. C'est pourquoi ce numéro thématique des *Cahiers Agricultures*, publié avec le concours du Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement (Cirad), vient bien à son heure puisqu'il nous présente un état des recherches en cours.

Il faut féliciter tous ceux qui ont contribué à son élaboration et à sa réalisation.

Afin d'apporter une vision globale à cette étude, ce numéro présente la situation et les perspectives du marché mondial du coton et analyse les grandes zones de production en Amérique, en Asie et en Afrique. Le lecteur a ainsi la possibilité, à travers un ensemble de vingt et un articles écrits par des spécialistes de cette production, de faire le point de l'état actuel des recherches sur les agricultures paysannes, les systèmes de culture et la durabilité écologique de la filière avant de s'interroger sur « les nouvelles frontières » à conquérir pour assurer le développement à venir des filières africaines de coton.

Il me reste à souhaiter que tous les acteurs des filières africaines de coton trouvent dans ce numéro des raisons d'espérer et d'agir pour que le coton continue à mériter sa réputation d'or blanc des savanes et à jouer son rôle fondamental dans le développement des terroirs africains. ■